

Je suis si heureux de te savoir en vie, Fabrice, que tiens! je t'approuve jusque dans ta défense d'Albert.

Tu as raison : il avait raison.

Même si j'éprouve à te distiller mes petites histoires (je l'avoue) un plaisir nombriliste auquel je ne m'attendais pas, même si je suis aujourd'hui ravi qu'elles relancent ton inspiration, je me dois de te rappeler que leur but n'est pas pour autant d'y légitimer mes réactions les plus épidermiques. Leur continuum te l'a peut-être caché mais je m'efforce, au contraire, d'y sélectionner les épisodes qui ont justement su remettre celles-ci en question : ce que tu appellerais ces *hasards*, ces *rencontres*, qui m'ont donné à réfléchir sur mes comportements antérieurs et permis de modifier, pardon de me citer, *l'idée que je me faisais de mon propre intérêt*.

Ceci reprécisé, oui, je confirme : tu as raison ! Rien, dans l'affaire de la rue Sorbier, ne ressemble plus à ma révolte spontanée que la rage du mioche à qui on a fauché son doudou. Et j'aurais sans doute eu à sa place la même réaction que mon père. Tout ce que je t'ai raconté de mon enfance, d'ailleurs, témoigne non moins de cet égocentrisme (de cet *égoïsme*, si tu préfères...) qu'on prête volontiers aux petits bourgeois trop gâtés.

Normal de chez normal, puisque jusqu'à l'épisode 6 au moins (ça tombe bien, on y arrive...) j'en étais un - fils unique de surcroît. Il n'est pas jusqu'à mon désir d'écrire et ma rébellion subséquente qui ne soient au départ clairement individualistes...

Mais ce qui compte ici, encore une fois, ce ne sont ni les conditions d'origine, ni les circonstances fortuites, ni les réactions spontanées. Ce qui compte, c'est la remise en perspective qu'un minimum de réflexion permet après coup d'en induire.

Et celle-ci, en l'occurrence, fut de deux ordres.

Le premier est moral - ce qui devrait te plaire :

Comment peut-on, en conscience, admettre que l'espace appartient à tous et en accorder ponctuellement la propriété exclusive - et héréditaire - à quelques uns ? Comment peut-on classer parmi les *droits de l'homme*, qui plus est en le qualifiant de *sacré* et d'*inviolable*, celui d'ainsi posséder jusqu'à plusieurs parcelles de cet espace, dont nul ne saurait matériellement jouir en même temps, où on peut même n'avoir jamais mis les pieds, qu'on peut bouleverser sans se soucier des autres et dont on peut tirer profit par-dessus le marché en en faisant payer la jouissance à qui n'en possède aucune part ?

Or excuse-moi d'insister bêtement : sans ce culte fondateur de la propriété privée (ce tabou des tabous ? ce totem en béton armé ? ce pilier de dogme garanti antisismique ?...), il en resterait quoi du libéralisme ?

La seconde réflexion est d'ordre psychologique :

Si la beauté que je prête à *ma* vue sur Paris m'est surtout apparue au moment de la perdre, son deuil, lui, n'a cessé qu'avec mon départ : comment pénétrer désormais dans mon coin toilette sans prendre chaque fois la claque de mon plaisir perdu ?

D'où, depuis, la question lancinante :

Comment la *perception* de l'existence (l'instinct vital, l'énergie intérieure, le dynamisme, la volonté, la joie de vivre, le moral, le courage, le peps ... appelle ça comme tu voudras) serait-elle la même selon qu'on se dit tous les matins en ouvrant sa fenêtre « *Qu'est-ce que c'est beau !* » ou au contraire « *Qu'est-ce que c'est moche !* » ?

Sans parler de celui qui ne se dit plus rien, sinon que c'est *normal*, tant l'habitude l'a conditionné à ne rien rêver d'autre...

Non seulement l'appréhension du Beau, si subjective soit-elle, fait évidemment partie intégrante de ce que nous avons appelé le *confort* (lui-même subjectif, rappelle-toi, et relatif à chaque époque) mais elle en est la condition constante. Tout comme l'appréhension du moche est d'emblée constitutive du mal-être - à plus forte raison quand le moche est permanent. Comment, dès lors, à chaque époque, y aurait-il eu - y aurait-il jamais - un quelconque choix moral à faire entre le confort et le Beau ?

Et pourtant si ! Les faits sont là, les Bobigny surtout. Et tu as de nouveau raison :

Aujourd'hui comme hier, sous tous les régimes, des décideurs ont bel et bien sacrifié le Beau au nom même d'un confort moderne postulé globalement supérieur à l'ancien. Des décideurs de tous les partis, a priori ni bons ni mauvais, ni forcément amoraux ni visuellement agnosiques, ont permis d'édifier et continuent de le faire - ici, en Chine ou ailleurs* - ces *parfaites horreurs* dont l'intuition la plus aveugle devrait pourtant suggérer qu'elles deviendront vite fait des ghettos de mal-être, de frustration et de colère.

Mais comment en sont-ils arrivés là, à y bien réfléchir ?...

Pourquoi diable ta propre intuition te conduit-elle à penser toi aussi que l'on *doit* - je te cite - *accepter le laid pour le confort de l'homme* !

N'oublie pas que l'intuition pas plus que le goût, pas plus que la foi ou l'opinion, n'est un effet sans causes. Comment échapperait-elle à nos conditionnement culturels ?...

La tienne je ne sais pas, mais quels préjugés implicites, quels *mantras* idéologiques, quels raisonnements inconscients, quels attendus informulés ont donc bien pu orienter l'intuition de nos décideurs vers un tel aveuglement ?

A creuser dans ce sens, nul doute que tu t'en apercevrais vite : les considérations hautement morales ne manquent pas pour justifier les Bobigny d'ici et d'ailleurs, d'aujourd'hui, d'hier et de demain. On en aurait presque honte (pour eux, nos décideurs, pour toi j'ignore...) mais comment résister au plaisir sadique de t'en soumettre quelques unes ?

- Est-ce qu'il n'y a pas toujours eu des pauvres et des riches ? Est-ce qu'il n'est pas *normal*, à chaque époque, de construire pauvre pour les pauvres et riche pour les riches ?...

- Est-ce que les pauvres (eux qui votent déjà peu...) ne sont pas beaucoup trop abrutis pour apprécier la beauté des choses ou souffrir de leur laideur ? Est-ce qu'ils ne finissent pas toujours par s'habituer ?...

- A supposer même que ces gens-là soient capables de jouir d'un décor, en quoi *mériteraient-ils* d'en profiter à loisir ?

- Est-ce qu'il ne leur est pas déjà offert dix fois plus d'hygiène et de commodités qu'aux marquises d'Ancien Régime. Ils ne vont quand même pas exiger Versailles sous leurs fenêtres !...

- Qui d'entre eux - d'ailleurs - souhaiterait encore s'enrichir si tous avaient d'emblée le choix du cadre de vie ?... Comment n'y perdrait-on pas " *un puissant moteur économique* " ?... Comment le monde libre n'y verserait-il pas direct dans l'abîme de la décroissance ?...

- Est-ce qu'il n'est pas impératif, dans un monde qui bouge de plus en plus vite (et oblige à bouger d'autant), d'investir indéfiniment dans le provisoire ?

- Est-ce que l'esthétique n'est pas un luxe de civilisations décadentes ? Est-ce que le joli n'est pas surtout la priorité des enfants gâtés, des femmes et des fiottes ?...

- Est-ce que de *grands* architectes, de ceux qu'on dit *géniaux* (Le Corbusier, Perret, Pouillon...), n'ont pas les premiers construit des tours et des barres à vocation sociale ? Au nom de quoi les cons à qui ça ne plait pas interdiraient-ils aux autres d'adorer ?...

- Et puis merde ! N'oublions pas *le principe de réalité*. Le Beau exige de l'argent : à qui le demander ?... Il exige aussi du temps : où le prendre ?

Dans l'urgence permanente où nous précipitent la guerre économique, l'imminence des désordres climatiques, l'urbanisation galopante, la mobilité forcée, l'accélération des flux migratoires et l'explosion démographique de l'humanité, comment ne serait-il pas archi-légitime en matière d'habitat d'indéfiniment sacrifier le subjectif plaisir de l'oeil au minimum syndical fonctionnel à bas coût ?...

Etc...

La liste n'est évidemment pas close. Bien d'autres pieux arguments sont à coup sûr envisageables que tu peux tenter d'induire à ton tour (un vieux truc - tu verras - pour booster les inspirations défaillantes...)

Mais parmi toutes les bonnes raisons intuitives qu'on peut avoir, à chaque époque, de faire (de laisser faire ou pire : de *faire faire* par d'encore plus pauvres) du moche en toute sérénité, celle en tout cas de l'explosion démographique pourrait bien avoir aujourd'hui du plomb dans l'aile.

Que tu en aies pris conscience ne peut donc que m'enchanter.

Je n'ai pas vu *Children of Men*, mais j'ai lu, par exemple, *La fin de l'Humanité* de Christian Godin, paru chez mon éditeur en 2003. L'ouvrage, qui n'est pas une fiction - fût-elle qualifiable de *géniale* - mais un essai très sérieux, nourri de chiffres et d'extrapolations on ne peut plus rationnelles, n'en aboutit pas moins à la même éventualité paradoxale : celle d'une proche extinction de l'humanité, moins d'ailleurs par le fait d'une apocalypse planétaire plus ou moins imputable aux dérives de la science que par celui d'un renoncement progressif, inconscient mais inexorable, à se perpétuer.

L'un, pour autant, n'excluant pas l'autre...

Peu importe ici que l'auteur soit réellement convaincu, pur provocateur ou simple lanceur d'alerte, force est d'admettre que son raisonnement tient la route : d'un côté une civilisation (disons *occidentalisée*...) du tout tout de suite et du moi d'abord de moins en moins concernée par l'avenir à long terme, et dont toutes les courbes démographiques témoignent logiquement d'un déficit croissant de naissances, de l'autre des populations plus traditionnellement prolifiques mais économiquement larguées, vouées pour les unes à régresser avant de disparaître d'elles-mêmes d'épidémies, de malnutrition, de drogues de tous ordres ou de guerres fratricides, et pour les plus réactives à copier le modèle occidental au prix vraisemblable de la même dénatalité...

J'ignore si les experts démographes qui notent l'affaissement progressif de la courbe en font la même analyse. J'ignore du coup si les malthusiens sont bien inspirés de vouloir accélérer le processus. Mais c'est vrai que la perspective devient tendance : le principe de réalité d'un monde qui bouge, n'est-ce pas aussi qu'il peut changer d'orientation ?

Et là, de fait, ça changerait bien des choses.

N'oublie pas que depuis l'époque des Lumières l'idéologie libérale ne s'est légitimée et développée que dans un contexte de croissance démographique mondiale continue, voire exponentielle. Contexte peu tenable à l'infini, il faut dire...

Le spectre écarté d'une fatale surpopulation, quelle nécessité *morale* y aurait-il désormais à produire toujours plus dans tous les secteurs en prévision de l'avenir ? A fortiori quand il s'avère que la surconsommation représente une menace écologique bien plus redoutable et bien plus imminente.

L'exigence écartée du productivisme tous azimuts, quelle nécessité *morale* de booster celui-ci par la compétition et autres *puissants moteurs économiques* d'appoint ?

La compétition s'avérant inutile, quelle nécessité *morale* - dans le cadre du travail - de mesurer la rentabilité, d'étalonner le mérite, d'exalter la performance, de privilégier l'impératif de vaincre la concurrence (et y faire - forcément - des vaincus ...) sur l'exigence individuelle de s'accomplir ?

Quand bien même la décroissance ne saurait être un but en soi, quelle nécessité *morale* y aurait-il à relancer encore et toujours la croissance avant que de redistribuer plus équitablement ce qui est ?

Et cela, bien sûr, jusque dans le secteur de l'habitat qui nous occupe.

La grande peur dissipée de devoir indéfiniment accueillir des hordes invasives, quelle nécessité *morale* y aurait-il à bâtir du moche à tout va plutôt que d'occuper l'inoccupé ? à dénaturer et à déculturer tant le territoire que le patrimoine communs au seul profit aveugle des promoteurs ?...

La menace dissipée de voir son espace vital se réduire à mesure, quelle nécessité *morale* d'en assurer la possession pérenne à sa descendance par l'héritage - dont tu conviens qu'il est une *injustice criante* ?

Quelle nécessité *morale*, même, d'en sacraliser la propriété plutôt que la jouissance ? A plus forte raison quand la jouissance assurée pour tous du lieu de vie rendrait aussi inutile qu'injuste de destiner le sien à quiconque... A plus forte raison quand on sait bien que son acquisition à crédit, en revanche, coûtera toujours autant à l'acquéreur pauvre qu'il rapportera au riche prêteur et creusera du même coup les inégalités...

Sans doute Neymar Jr et ses futurs 1,15 héritiers potentiels (c'est l'actuelle moyenne) traîneraient-ils un peu des crampons s'ils se trouvaient obligés de partager leurs trente-six demeures avec autrui, mais bon... Il arrive que les enfants gâtés, s'ils ne sont pas idiots, prennent un jour conscience de l'intérêt personnel qu'ils ont à jouer collectif.

Il arrive même que les plus lucides parmi les plus gâtés** soient les premiers à suggérer l'augmentation de leurs propres impôts avant que les rapports de l'OCDE, comme je te sais infiniment gré de l'admettre, n'en impliquent l'exigence...

Le modèle occidental ainsi réorienté, qui sait enfin si la perspective de plus de justice, de plus de beauté (de moins de mal-être, de frustrations et de colères...), au fil de carrières plus individuanes que stérilement lucratives, ne redonnerait pas aux plus intuitifs d'entre les égoïstes - n'en déplaise à Christian Godin et à ton amie malthusienne - l'envie légitime de faire des gosses ?...

* A la fin des années 80, s'autorisant d'un texte d'Engels prônant l'égalité ville/campagne, le dictateur communiste Ceausescu s'était mis en tête de moderniser l'habitat roumain. Le projet consistait, pour le bien du peuple, à raser systématiquement son architecture traditionnelle au profit de blocs béton standardisés supposés tout confort et dignes de Bobigny. L'opinion occidentale s'en est émue à juste titre - d'où l'opération *Villages Roumains* destinée à contrecarrer la dévastation culturelle en cours. Ma bonne ville de Laval s'y est trouvée associée - et c'est tout à son honneur.

Domage, dans le même temps, que la modernisation toute libérale de nos propres décors soit en passe d'imposer la même normalisation postulée confortable, la même dénaturation et la même irrémédiable déculturation... Avec cette fois le consentement, il est vrai, des populations rurales concernées, en phase de déclasserement accéléré et d'autant plus manipulables.

D'où le peu d'indignation des bonnes consciences.

C'est ça qui fait l'incontestable avantage de la loi du marché sur la loi du despote qu'elle rend les plus démunis responsables de leur propre aliénation. C'est ça aussi qui a permis l'ascension fulgurante, entre autres, des Papy Bouygues.

** Bill Gates, me dit-on...